

### HOMÉLIE 3

«Je vous conjure, frères, par le nom de notre Seigneur Jésus Christ d'avoir tous le même langage, et de faire qu'il n'y ait entre vous aucune division; soyez plutôt parfaits dans les mêmes pensées et les mêmes sentiments.»

1. Je n'ai cessé de vous le dire, il faut que les réprimandes soient faites avec discrétion et ménagement; Paul nous en donne ici l'exemple. Au moment d'aborder une affaire pleine de dangers, qui pouvait bouleverser l'Eglise, il s'exprime avec une remarquable douceur. En effet, il en vient à prier ses disciples, à les prier même au nom du Christ, comme n'étant pas en état par lui-même de toucher et de persuader. Que veut dire : «Je vous conjure au nom du Christ ?» – Je prends le Christ pour auxiliaire, je m'appuie sur son nom, méconnu et outragé. – Rien ne pouvait mieux les détourner de l'impudence; et l'impudence est le résultat ordinaire du péché. Si tout à coup vous faites de durs reproches au pécheur, il se raidit, il perd tout sentiment de honte; si vous le faites rentrer en lui-même, vous domptez son orgueil, il perd son assurance, il baisse les yeux. C'est ce que Paul se propose, et cependant il conjure ses disciples au nom du Christ. De quoi les conjure-t-il ? «D'avoir tous le même langage, de faire qu'il n'y ait pas de division parmi vous.» Ce mot de division ou de schisme est assez fort déjà, constitue même une accusation assez grave pour les frapper au cœur. La division n'avait certes pas opéré plusieurs unités, elle avait même détruit l'unité. Si les Eglises divisées conservaient leur intégrité, il y aurait plusieurs Eglises; mais, s'il n'y a là que des fractions, l'unité s'est perdue. Lorsqu'on scinde ce qui était un, bien loin de le multiplier, on le fait disparaître. C'est dans la nature même du schisme.

Après les avoir vivement frappés par de telles expressions, il s'adoucit et les relève en ajoutant : «Mais soyez parfaits dans les mêmes pensées et les mêmes sentiments.» Comme il venait de leur recommander «le même langage,» ne pensez pas, semble-t-il leur dire, que je fais consister l'union dans les paroles seules; ce que je veux, c'est l'harmonie des âmes. Or, cet accord intérieur pouvant n'être que partiel, il leur signifie qu'il doit être complet en s'exprimant de la sorte : «Soyez parfaits.» Quand l'accord n'existe que sur quelques points, quand il y a dissentiment dans le reste, ce n'est plus la perfection de la concorde, l'union n'est pas accomplie. Il peut arriver encore qu'elle règne dans les pensées et non dans les sentiments; ce qui a lieu lorsque nous avons la même foi sans être unis par les liens de la charité : les esprits pensent de même, tandis que les cœurs sont séparés. C'était le travers des Corinthiens, dont les uns préféraient celui-ci, et les autres celui-là. Voilà pourquoi l'Apôtre réclame l'union des sentiments en même temps que celle des pensées. Ce n'était pas d'un désaccord dans la foi que provenaient leurs divisions; elles avaient leur cause dans la divergence des sentiments, dans un antagonisme qui tient à la nature humaine.

L'accusé nie impudemment tant que des témoins ne sont pas produits; aussi Paul va-t-il au-devant de toute dénégation en produisant des témoins : «Car j'ai été informé sur votre compte, frères, par ceux de la maison de Chloé.» Il n'a pas commencé par le leur dire, il a d'abord formulé l'accusation, persuadé qu'il est de la vérité des rapports; car, s'il n'en était pas ainsi, il n'eût pas accusé, et ce n'est pas non plus sans de graves raisons que Paul s'est laissé persuader. Il ne signale pas tout à coup la dénonciation, pour qu'on ne le juge pas l'instrument des autres; il ne la fait pas non plus, pour ne point paraître parler uniquement de lui-même. Il leur donne là de nouveau le nom de frères; et dans le fait, quoique leur péché soit manifeste, rien n'empêche qu'il n'emploie cette douce qualification. Considérez aussi sa prudence : il ne produit pas une personne en particulier, il désigne une maison entière, ne voulant pas que le témoin soit en butte à la haine des accusés; et de la sorte il met l'accusateur à l'abri sans rien ôter à la force de l'accusation : il pourvoit aux intérêts des uns et des autres. Il n'a pas dit : Quelques-uns m'ont informé; il nomme la maison d'où l'information est venue, pour écarter tout soupçon de feinte. De quoi l'a-t-on informé ? «Que des contentions existent parmi vous.» Quand il fait un reproche, il dit ouvertement : «Qu'il n'y ait pas de schismes parmi vous;» et, maintenant qu'il parle sur la foi d'autrui, il s'exprime avec plus de douceur : «On m'a informé que des contentions existent parmi vous.» Il ne veut pas envelopper dans son accusation ceux qui l'ont instruit. Il précise même le genre de contention : «Que chacun de vous dit : Moi, je suis de Paul; et moi, d'Apollon; et moi, de Céphas.» Ce ne sont pas des contentions sur des affaires privées; elles sont plus graves et plus dangereuses. «Chacun de vous dit.» Le mal n'avait pas attaqué seulement une partie de l'Eglise, il avait envahi l'Eglise tout entière.

Ce langage, les Corinthiens ne le tenaient pas précisément au sujet de Paul, de Pierre ou d'Apollon; son but est de faire entendre qu'on ne doit pas contester sur de tels noms,

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

beaucoup moins dès lors sur les autres. Qu'il ne fût pas réellement question d'eux, il le déclare dans la suite : «J'ai proposé ces choses sous mon nom et celui d'Apollon, pour que vous appreniez en nous à n'avoir pas de vous-mêmes des sentiments supérieurs à ceux que je vous ai marqués par écrit.» (1 Cor 4,2) Or, s'ils ne devaient pas s'attacher exclusivement aux noms de Paul, d'Apollon, de Céphas, moins encore le devaient-ils aux autres. Il ne fallait pas que le maître, le coryphée du chœur apostolique, celui dont la parole avait instruit tant de nations, eût ce rôle dans leur pensée; que dire alors de ceux qui n'étaient rien ? C'est donc une figure qu'il emploie dans le but de les délivrer d'une telle maladie. C'est encore un moyen pour que son discours leur soit moins pénible; car il ne nomme pas ainsi les hommes qui divisaient l'Eglise, il les couvre du nom de quelques apôtres : «Je suis de Paul, et moi d'Apollon, et moi de Céphas.»

2. Il est loin de se préférer à Pierre, quoiqu'il nomme celui-ci le dernier; il suit plutôt une énumération croissante et met Pierre bien au-dessus de lui, de peur qu'on ne croie que la jalousie l'inspire et qu'il entende ravir aux autres l'honneur qui leur est dû. C'est pour cela qu'il se met avant tous. En se repoussant d'abord soi-même, on prouve évidemment qu'on ne recherche pas les distinctions, qu'on dédaigne une pareille gloire. Il reçoit là le premier choc, et c'est alors seulement qu'il nomme Apollon, et puis Céphas. Non, il n'y a pas là d'ostentation; il se donne, au contraire, pour exemple d'une chose qui ne doit pas avoir lieu. Il résulte clairement qu'on péchait en se vouant à tel prédicateur ou bien à tel autre. Il les corrige admirablement quand il leur dit que c'est un mal de tenir ce langage : «Je suis de Paul, et moi d'Apollon, et moi de Céphas.» – Et pourquoi termine-t-il ainsi : «Et moi je suis du Christ ?» Si c'était un mal de s'attacher de la sorte à des hommes, il ne pouvait certes pas en être ainsi par rapport au Seigneur. – Mais ce n'est pas là non plus ce qu'il leur reproche; il les accuse plutôt de n'être pas tous entièrement au Christ. Je pense qu'il a de lui-même ajouté ce dernier trait pour rendre l'accusation plus grave, en montrant que le Christ n'était plus par suite de leurs divisions, que le chef d'une partie du troupeau, bien que telle n'eût pas été leur intention. Il laisse entrevoir sa pensée dans la suite du texte : «Est-ce que le Christ est divisé ?» Voici ce qu'il veut dire : Vous avez scindé le Christ même, vous avez déchiré son corps. Terrible parole, comme elle respire l'indignation et le courroux ! Au lieu de prouver ce qu'il avance, il interroge simplement, comme sur un fait qui ne laisse aucun doute.

D'autres lisent et comprennent différemment : «Le Christ est divisé.» D'après eux, il aurait fait le partage de l'Eglise entre les hommes, en faisant sa part en même temps que la leur. Il attaque le travers signalé : «Est-ce que Paul a été crucifié pour vous, ou bien avez-vous été baptisés au nom de Paul ?» Voyez l'amour de cet homme pour le Christ : il fait tout retomber maintenant sur son propre nom, afin de mieux démontrer que l'honneur dont il s'agit n'appartient à personne. Il éloigne de plus en plus l'idée qu'il serait dû par la jalousie, et c'est pour cela qu'il se met constamment en scène. Remarquez sa prudence et son discernement; il ne va pas dire : Est-ce que Paul a créé le monde ? est-ce que Paul vous a tirés du néant ? Il va droit à ce qu'il y a de principal pour les fidèles, à ce qui touche de plus près à leur destinée; il parle de la croix et du baptême, comme aussi des biens qui en sont la conséquence. Si la création du monde manifeste l'amour de Dieu, l'abaissement de la croix le manifeste d'une manière bien plus éclatante. Il ne dit même pas : Paul est-il mort pour vous ? Il exprime de plus le genre de mort : «Paul a-t-il été crucifié pour vous, ou bien avez-vous été baptisés au nom de Paul ?» Il se garde bien de formuler ainsi la seconde question : Paul vous a-t-il baptisés ? car il en avait baptisé un grand nombre; et puis il n'importait pas de savoir qui les avait baptisés, mais bien au nom de qui ils l'avaient été. Comme la cause des schismes s'était trouvée dans cette affectation qu'ils mettaient, dans cette préférence qu'ils donnaient au nom de celui qui les avait baptisés, il attaque le mal dans sa racine en s'écriant : «Avez-vous donc été baptisés au nom de Paul ?» Il ne s'agit pas de savoir quel a été le ministre du baptême; la seule chose importante ici, c'est le nom qu'on invoque en baptisant : celui-là seul a la vertu de remettre les péchés.

L'Apôtre s'arrête et n'examine pas les conséquences; il ne dit pas : Est-ce Paul qui vous a promis les biens à venir ? est-ce Paul qui vous ouvre le royaume des cieux ? – Et pourquoi ne le dit-il pas ? Parce qu'on ne saurait comparer une telle promesse avec l'immolation sur la croix. D'un côté, point de danger, point de honte; de l'autre, tous les maux réunis. Ajoutons que la première chose était garantie par la seconde. Après avoir dit : «Dieu n'a pas épargné son propre Fils,» Paul ajoute : «Comment avec cela ne nous donnera-t-il pas tout ?» (Rom 8,32) Il avait déjà dit : «Si, lorsque nous étions des ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, bien mieux serons-nous sauvés après la réconciliation.» (Ibid., 5,10) Voilà pour quelle raison il ne parle pas des conséquences, et de plus, parce qu'elles

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

n'étaient pas encore arrivées, que c'étaient là des promesses, tandis que les choses dont il parle étaient des faits connus de tous. «Je rends grâces à Dieu de ce que je n'ai baptisé personne parmi vous, si ce n'est Crispus et Calus.» Pourquoi vous enorgueillissez-vous d'avoir administré le baptême, quand je bénis Dieu de ne l'avoir pas administré ?

En s'exprimant de la sorte, il procède sagement à l'extirpation de leur orgueil; mais il n'ébranle nullement la vertu du baptême, loin de là : c'est là la vanité seule de ceux qui se glorifiaient de l'avoir administré qu'il s'en prend. Il leur montre d'abord qu'ils ne sont en aucune manière les auteurs de ce don, et puis il rend grâces à Dieu de s'en être abstenu. C'est une grande chose assurément que le baptême; mais cette grande chose, ce n'est pas le ministre du baptême qui l'accomplit, c'est celui dont le nom est invoqué dans le baptême. Il n'y a rien là qui provienne d'un travail humain, beaucoup moins que dans la prédication. Oui, c'est une grande chose que le baptême, et sans le baptême nous ne pouvons pas obtenir le royaume des cieux; il ne faut pas cependant être un homme d'un bien grand mérite pour baptiser, alors que la prédication exige de nombreux labeurs.

3. Il explique ensuite le motif pour lequel il rend grâces de n'avoir baptisé personne. Ce motif quel est-il? Il Pour que quelqu'un n'ait pas à dire que vous avez été baptisés en mon nom.» Quoi donc ? est-ce qu'on le disait des autres ? Non; mais je crains que la maladie n'atteigne cette limite. En effet, puisque la division est née quand des hommes sans importance et sans considération baptisaient, si j'avais donné le baptême après l'avoir annoncé, non seulement on se serait emparé de mon nom, mais on m'aurait encore attribué le baptême. Le mal a été grave en partant de bas; que n'eût-il pas été en partant de haut ? Après avoir ainsi réprimé les personnes perverses, après avoir dit en outre : «J'ai baptisé de plus la famille de Stépšana,» il rabaisse de nouveau leurs folles prétentions en ajoutant : «Et je ne sache pas ensuite en avoir baptisé d'autres.» C'était bien leur prouver qu'il n'avait pas recherché cet honneur auprès de la multitude, qu'il n'était pas venu poussé par l'amour de la vaine gloire.

Il poursuit, toujours dans le but de confondre leur arrogance : «Car le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher.» C'était ici le devoir le plus pénible, celui qu'on ne saurait remplir qu'avec de grandes fatigues et qui réclame une invincible énergie, le devoir qui comprend tous les autres; et c'est pour cela que Paul en était chargé. Et pourquoi baptisait-il, n'étant pas envoyé pour ce ministère ? Il agissait ainsi par surabondance de zèle, et nullement pour résister à la volonté de celui qui l'avait envoyé. Il n'a pas dit que cela lui fût défendu, mais simplement que tel n'était pas le but de sa mission; il avait à remplir une tâche plus importante. Il n'y avait là qu'un prédicateur ou deux; et quiconque a reçu le sacerdoce peut baptiser. Il n'est pas difficile, en effet, d'administrer le sacrement à quelqu'un qui est instruit et qui croit; car tout dépend de la volonté de celui qui se présente et de la grâce de Dieu. Mais, lorsqu'il est question d'instruire et de convertir les infidèles, quel travail et quelle sagesse ne faut-il pas, quels dangers même ne devait-on pas alors affronter ? Au moment du baptême tout est fait, l'instruction est acquise et la conviction formée, baptiser une telle personne ce n'est rien de grand : dans la prédication, c'est tout le contraire, puisqu'il s'agit de transformer les idées et les sentiments, d'extirper le mensonge, d'implanter la vérité.

Ces choses néanmoins, l'Apôtre ne les exprime pas, moins encore les prouve-t-il; il est trop modéré pour comparer ainsi la prédication et le baptême; c'est en comparant la religion avec les philosophies étrangères qu'il déploie toute son ardeur, pouvant là déployer aussi toute la force de sa parole. S'il a baptisé, ce n'est donc pas un acte de désobéissance. Il en est de cela comme de ce qui regarde les veuves. Les apôtres avaient dit : «Il n'est pas bon que nous délaissions le ministère de la prédication pour servir aux tables;» (Ac 6,2) Paul a servi plus d'une fois et ne s'est rendu coupable d'aucune résistance. Aujourd'hui comme alors nous distribuons les ministères selon les aptitudes des prêtres; aux plus instruits le rude et difficile travail de la doctrine. Aussi Paul lui-même a-t-il dit : «Les prêtres qui gouvernent bien méritent d'être doublement honorés, et surtout ceux qui travaillent à la prédication et à l'enseignement. (1 Tim 5,17) Instruire et former de futurs soldats n'appartient qu'à des hommes de courage et d'expérience; déposer la couronne sur le front du vainqueur n'exige pas même qu'on sache tenir une arme, malgré tout l'éclat que la couronne ajoute à la victoire. Au baptême s'applique ce dernier trait : sans doute on ne peut pas arriver au salut sans le baptême; mais celui qui baptise ne fait rien de grand quand il a devant lui une âme bien disposée.

«Sans avoir recours à l'habileté de la parole de peur d'exclure la croix du Christ.» Lorsqu'il a rabaisé les prétentions de ceux qui se glorifiaient de donner le baptême, il en vient à ceux pour qui la philosophie humaine était un sujet de vanité, et la guerre qu'il fait à ces

derniers est autrement terrible. Pour combattre les premiers, il s'était contenté de dire : «Je rends grâce à Dieu de n'avoir baptisé personne,» de ce que le Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser. – Il n'emploie pas à leur égard des expressions plus sévères; il leur insinue simplement ce qu'il désire d'eux, se hâtant de passer outre. Maintenant il commence par frapper de rudes coups, puisqu'il prononce dès l'abord cette parole : «De peur d'exclure la croix du Christ.» Pourquoi vous enorgueillir de ce qui devrait vous couvrir de honte ? Si cette sagesse étrangère est en opposition avec la croix, combat de front l'Évangile, loin de vous en glorifier, vous devez en rougir. Telle est la raison pour laquelle les Apôtres ne se sont pas montrés des sages; cela ne tenait pas à la faiblesse des dons reçus, c'est qu'ils ne voulaient pas affaiblir la prédication. Au lieu de la corroborer, les sages l'énervaient et les ignorants en respectaient seuls la puissance. C'est là refouler l'orgueil, réprimer l'enflure, enseigner la modération. Mais, s'il ne faut pas recourir à l'habileté du langage, me dira-t-on, comment envoyèrent-ils un homme éloquent, Apollo ? – On ne comptait pas sur la force de son éloquence, il fut choisi comme possédant à fond les Écritures, et capable de réfuter les Juifs. Ce qu'il fallait, je le répète, c'est que les prédicateurs, ceux qui commençaient à répandre la semence de l'Évangile, ne fussent pas d'habiles rhéteurs. Ils avaient alors besoin d'une grande puissance pour chasser dès le principe les ténèbres de l'erreur; une force invincible leur était nécessaire pour entrer dans ce chemin.

4. Celui donc qui dès le début n'eut pas besoin d'hommes instruits, s'il les accueillit dans la suite ne pouvait plus être jugé réclamer un secours, mais plutôt accorder indistinctement une grâce. De même qu'il s'était passé des sages dans l'accomplissement de son œuvre; de même il ne les repoussa pas quand ils se présentèrent plus tard. Pourriez-vous me prouver que Pierre ou Paul avait une parole savante ? Assurément non; ils étaient simples et sans instruction. Quand le Christ envoyait ses disciples dans le monde, après avoir fait éclater devant eux son pouvoir dans la Palestine, et leur avoir dit : «Lorsque je vous ai envoyés sans bourse, sans sac et sans souliers, vous a-t-il rien manqué ?» (Luc 17,35) après cela il leur permit d'avoir un sac et une bourse : nous voyons ici quelque chose de pareil. Il fallait avant tout que la puissance du Christ fût manifestée, et la sagesse profane ne devait pas détourner de la foi ceux qui frappaient à la porte. Si les Gentils reprochent donc aux disciples leur simplicité, renchérissons encore sur ce reproche. Que personne n'estime Paul un savant; ne craignons pas de leur accorder les prodiges du savoir et de l'éloquence, et déclarons que tous nos docteurs étaient des ignorants. Ce ne sera pas une légère défaite que nous infligerons à nos ennemis; la victoire primitivement remportée n'en sera que plus éclatante.

Je parle ainsi, parce qu'il m'est arrivé d'entendre un chrétien soutenir de ridicules discussions avec un Grec, chacun d'eux s'efforçant de démolir les institutions de son adversaire. Les paroles du Grec eussent été mieux placées dans la bouche du chrétien, et celui-ci disait à son tour ce que l'autre aurait dû dire. S'agissait-il, en effet, de Paul et de Platon, le Grec n'oubliait rien pour démontrer que Paul était un esprit inculte; et le chrétien, dans sa simplicité, ne montrait pas moins d'ardeur à prouver que Paul était plus savant et plus disert que Platon. La question étant ainsi posée, le premier devait remporter la victoire. Si réellement Paul était plus éloquent que Platon, on pourrait nous dire avec quelque apparence de vérité qu'il a dû ses triomphes non à la grâce, mais à l'éloquence. Le chrétien soutenait donc la thèse du Grec et réciproquement. S'il est vrai que Paul était sans instruction, la victoire qu'il a remportée sur Platon n'en est que plus belle, je l'ai déjà dit. Cet ignorant s'est emparé de tous les disciples du philosophe, les endoctrinant et les menant à sa suite. Cela prouve évidemment que les merveilles opérées par la prédication ne sont pas dues à la sagesse humaine, et sont l'œuvre de la grâce de Dieu.

Ne tombons donc pas dans la même aberration, n'encourons pas le même ridicule en disputant ainsi contre les Grecs, puisqu'il faut encore soutenir la lutte avec eux, ne craignons pas d'accuser les apôtres d'ignorance : c'est un panégyrique qu'une telle accusation. Quand les étrangers diront que les apôtres étaient des hommes incultes, allons nous-mêmes plus loin et disons bien haut qu'ils n'avaient aucune instruction, que c'étaient des hommes ignorants et pauvres, plongés dans l'obscurité, méprisés du monde. Ce n'est pas là rabaisser les apôtres, c'est plutôt les exalter, puisque, malgré cela, ils ont éclipsé tout ce qu'il y avait de grand dans le monde. Ces esprits rudes et grossiers, qui n'étaient jamais entrés dans une école, ont attaqué les sages, les puissants et les rois, tous ceux qui brillaient dans les honneurs et les richesses, ils les ont vaincus avec autant de facilité que s'ils avaient lutté contre des enfants. C'est la puissance de la croix que nous voyons là paraître, et ce n'est pas à la force humaine que de telles choses peuvent être attribuées; elles sont au-dessus de la nature, elles s'accomplissent hors de notre portée. Mais, lorsqu'un bien s'accomplit, supérieur, et de

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

beaucoup supérieur à notre nature, un bien dont nous profitons cependant, il faut savoir se rendre à l'évidence et y reconnaître l'action toute puissante de Dieu.

Voyez : un pêcheur, un faiseur de tentes, un publicain, des hommes sans expérience et sans lettres, venus de loin, du fond de la Palestine, abordent les philosophes, les rhéteurs, tous ces parleurs si habiles, les dépossèdent de leur vieille autorité, remportent sur eux une pleine et rapide victoire, à travers mille dangers, contre les efforts réunis des peuples et des rois, malgré les résistances de la nature, la puissance du temps et celle des antiques traditions, quand ils avaient en face les démons conjurés et menés au combat par le diable lui-même, les tyrans et tous les potentats de la terre, les nations et les cités, les barbares et les grecs, les philosophes et les rhéteurs, les écrivains et les sophistes, les tribunaux et tout l'appareil des supplices, la mort s'offrant partout sous des formes diverses. Et tout cela cependant tombe et se dissipe, à la parole de quelques pêcheurs, comme une poussière légère est emportée par le souffle irrésistible des vents. Apprenons donc à repousser les contradictions des idolâtres, ne soyons pas comme des animaux stupides et muets, soyons toujours prêts à rendre raison de notre espérance. Tenons-nous-en surtout à ce point essentiel et capital; disons-leur sans relâche : D'où vient que les faibles ont terrassé les forts; douze hommes, l'univers entier, et cela, sans employer les mêmes armes, nus et désarmés, au contraire, devant des ennemis à qui rien ne manquait pour le combat ?

5. Dites-moi, si douze hommes sans aucune expérience de la guerre se jetaient sur d'innombrables légions couvertes de leurs armes, étant eux-mêmes désarmés et n'ayant de plus aucune force corporelle; s'il arrivait alors qu'ils n'eussent rien à souffrir, qu'ils ne fussent atteints d'aucune blessure, quoique frappées de mille traits, dont leur corps nu serait tout hérissé; si, dans cet état, ils venaient à bout de tous leurs ennemis en les frappant seulement avec la main, tuant les uns, faisant prisonniers les autres, tandis qu'ils n'auraient en définitive souffert aucun mal, quelqu'un oserait-il prétendre que c'est là un événement naturel ? Eh bien, le trophée des apôtres est tout autrement merveilleux que ne le serait celui-là. Il est moins étrange, en effet, de voir un guerrier nu n'être pas blessé que de voir un homme simple, sans culture, un pêcheur triompher de toutes ces puissances combinées, ne se laisser arrêter ni par le petit nombre des siens, ni par l'indigence, ni par les plus imminents dangers, arriver à son but malgré l'antiquité des usages et des idées qu'il attaque, l'austérité des devoirs qu'il impose, la mort qu'il affronte chaque jour, la grandeur des multitudes égarées et l'autorité de ceux qui les égarent. Voilà les arguments que nous devons faire valoir, ainsi devons-nous vaincre nos adversaires; mais avant de parler frappons-les par le caractère même de notre vie. C'est l'arme irrésistible, c'est l'argument auquel on ne répond pas : les œuvres ont une toute autre force que les paroles. Les confondrions-nous par nos raisonnements; si notre vie n'est pas meilleure que la leur, nos efforts seront stériles.

Ils n'attachent pas grande importance à ce que nous disons, ils examinent plutôt ce que nous faisons; ils s'écrient : Commencez donc par faire ce que vous dites, et puis exhortez les autres. Si, lorsque vous nous avez affirmé que des biens innombrables nous attendent dans l'avenir, nous vous voyons vous attacher aux choses présentes; comme si l'avenir n'était rien, nous croirons à vos actes plutôt qu'à vos paroles. Dès que vous dépouillez le prochain, dès que vous ne mettez aucun terme à vos larmes pour les morts et que vous donnez l'exemple de tant d'autres désordres, comment pourrions-nous croire à la résurrection sur votre seule parole ? – Ils peuvent bien ne pas tenir ce langage, mais telles sont assurément leurs pensées; elles sont toujours présentes à leur esprit. Or, voilà ce qui empêche les infidèles de se faire chrétiens. Travaillons donc à les gagner par notre conduite. Beaucoup d'ignorants étonnèrent les philosophes en déployant dans leurs actes une sublime philosophie; car cette philosophie pratique fait entendre une voix plus éclatante que celle de la trompette, et que la force de la parole ne saurait jamais égaler. Si j'enseigne qu'il ne faut pas se souvenir des injures, tout en ne cessant pas de faire du mal à l'infidèle, me sera-t-il possible de le ramener par mes discours, quand je l'éloigne par mes actes ? Prenons-les dans les filets de nos vertus, et puis avec ces nouvelles âmes, édifions l'Eglise, accumulons de pareils trésors.

Rien n'égale le prix d'une âme, pas même le monde entier. Auriez-vous répandu d'innombrables richesses dans le sein des pauvres, vous ne pouvez pas être comparé à celui qui convertirait une âme seule. «Celui qui dégage une chose de prix d'un alliage impur, sera comme ma bouche,» dit le Seigneur. (Jer 15,19) C'est un grand bien sans doute de secourir les indigents; mais arracher un homme aux ténèbres est un bien de beaucoup supérieur : ceci nous place à côté de Pierre et de Paul. Nous pouvons continuer leur ministère, non point en courant les mêmes dangers, en subissant comme eux la faim, la persécution et les autres fléaux puisque nous vivons dans un temps de paix, mais en nous efforçant d'imiter

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPITRE AUX CORINTHIENS

généreusement leur zèle. Sans quitter notre maison, nous pouvons exercer cette pêche merveilleuse. Auprès d'un ami, d'un parent, d'un serviteur, agissez et parlez de la sorte; vous aurez part à la gloire de Pierre et de Paul. Que dis-je ? vous serez comme la bouche même du Christ, d'après la sentence que vous venez d'entendre. Si vous ne persuadez pas aujourd'hui, vous persuaderez demain; et n'y parviendriez-vous jamais, votre récompense n'en sera pas moindre : ne les convertiriez-vous pas tous, vous en convertiriez du moins quelques-uns. Les apôtres eux-mêmes ne gagnèrent pas tous les hommes, quoique parlant à tous sans exception; ce qui ne les empêcha pas d'être récompensés comme s'ils les avaient tous convertis.

Ce n'est pas d'après le résultat de l'œuvre, c'est d'après l'intention de l'ouvrier que Dieu décerne les couronnes. N'offririez-vous que deux oboles, il les recevra; ce qu'il fit pour la veuve, il le fera pour ceux qui donnent un enseignement. De ce que vous ne pouvez pas sauver le monde entier, il ne faut pas dédaigner de sauver quelques âmes; il ne faut pas que le désir d'un grand bien vous dégoûte d'en accomplir un petit. Ne pouvez-vous pas vous occuper de cent personnes, occupez-vous de dix; si c'est trop de dix, occupez-vous de cinq, d'une seule même si vous ne pouvez pas de cinq; si c'est encore trop d'une, ne vous découragez pas, faites toujours ce qui vous sera possible. Voyez les marchands : ce n'est pas seulement sur l'or, c'est encore sur l'argent qu'ils établissent leur négoce. Si nous ne dédaignons pas les petites choses, il nous sera donné d'arriver aux grandes; si nous méprisons celles-là, nous ne saisirons pas aisément celles-ci. On devient riche par les petits gains comme par les grands. Ainsi devons-nous faire, pour qu'étant devenus vraiment riches, nous obtenions le royaume des cieux, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, par qui et avec qui gloire puissance, honneur au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.